

DEUX PERSONNALITÉS TOURANGELLES
PENDANT LA PÉRIODE DE
LA SECONDE GUERRE MONDIALE

UN TOURANGEAU
CONTRE LES TOTALITARISMES :
PIERRE ARCHAMBAULT
(1912-1988)

François ARCHAMBAULT*

RÉSUMÉ

Une place de Tours porte le nom de Pierre Archambault et une stèle y signale : « *Journaliste, Résistant, Tourangeau (1912-1988)* ». Pierre Archambault s'est engagé dans la Résistance comme membre de Libération Nord et agent P1 de la France Libre dans le réseau CND-Castille. Il fut préfet intérimaire d'Indre-et-Loire. Il devint pendant près de 30 ans directeur du quotidien *La Nouvelle République du Centre-Ouest*. Pendant 20 ans, il fut président fondateur du Syndicat National de la Presse Quotidienne Régionale, puis de la Confédération de la Presse Française et de la Communauté Européenne des Éditeurs de Journaux.

SUMMARY

A large square in Tours bears the name of Pierre Archambault, where a fine stele indicates: "*Journaliste, Résistant, Tourangeau (1912-1988)*". Having lost his father wounded in First World War, he rallied against totalitarisms. Before the war he joined the Rivain groups, then was a member in the Resistance of Libération Nord movement and was an agent of the Free France in the CND-Castille network. He was temporary prefect of Indre-et-Loire, welcoming the American troops arrived to liberate the Touraine area. For 28 years he directed the daily newspaper *La Nouvelle République du Centre-Ouest*. For twenty years, he was the founding chairman of the National Union of the Regional Daily Press and of the European Community of Newspaper Editors.

* Lauréat de l'Académie Française.

Permettez-moi de parler d'un des êtres qui par définition ont le plus marqué mon existence ! Sans doute plusieurs d'entre vous n'ont jamais connu mon père, mais l'oubli d'autrui va de plus en plus vite à l'époque de la communication numérique. C'est pourquoi, je suis dans un sentiment mêlé vis à vis de vous tous : à certains je n'apprendrai rien, à d'autres je révélerai presque tout !

J'étais le premier fils de mes parents et le premier petit-fils de mes grands-parents. Par paresse peut-être, je me suis mis très tôt à essayer d'imiter mon père. N'étant pas parvenu à être une sorte de « clone » de mon père, il est resté mon héros inimitable et préféré. Sans anticiper mes conclusions, je n'ai jamais vu, au seuil de mes 70 ans, un homme conciliant aussi bien ses passions et sa générosité que son courage à toute épreuve et son esprit de liberté.

Le mot est prononcé, on peut lui attribuer plusieurs sens ; mais de la même façon que Lucie Aubrac m'a personnellement dit, il y a environ deux ans et demi, de transmettre le message : « *Résister se conjugue au présent* », de même mon père, sans me le dire, a pratiqué toute sa vie le mot Liberté, mais dans un respect d'autrui incroyable.

C'est pourquoi en accord avec le Président Couderc, je vais essayer de vous parler de ce Tourangeau qui s'est levé sans cesse contre les totalitarismes de toutes natures Il n'était ni Don Quichotte ni Sancho Pança ! En effet, il a au total beaucoup mieux réussi qu'il n'a rarement échoué. Ce bilan reste rare dans la vie de chacun.

J'essaierai donc de classer les totalitarismes en de grandes catégories qui correspondront assez bien aux quatre périodes de sa vie. Je traiterai donc d'abord des totalitarismes physiques et moraux de la jeunesse (1912-1944), puis des totalitarismes économiques et sociaux de la maturité, c'est-à-dire de 1944 à sa mort en 1988.

LES TOTALITARISMES PHYSIQUES ET MORAUX DE SA JEUNESSE (DE 1912 À 1944)

Si mon père n'était pas mort d'une cruelle maladie, il y a 20 ans, il aurait 96 ans. Il était né à Tours d'une famille d'origine charentaise qui habitait rue Chalmel. Sa jeunesse se déroule en deux étapes : une enfance qui sera

marquée par la mort de son père alors qu'il avait 13 ans et de deux petits frères, l'un de deux ans et l'autre d'un an, ensuite, de 1925 à 1944, une prime jeunesse absolument « sur-occupée »...

Une enfance pauvre (1912-1925)

Son père partit à la guerre de 1914 comme artilleur, alors que Pierre Archambault n'avait que 2 ans : il fit une guerre héroïque dont il reviendra très malade. En effet il meurt à 45 ans, laissant trois garçons à son épouse. « *Pierre a remplacé notre père auprès de mes frères et de ma mère* », m'a dit mon oncle Jacques, admiratif et reconnaissant.

L'éducation de cette famille était très chrétienne. Mon père aimait rappeler qu'il avait été enfant de chœur à l'église Saint-Étienne : très tôt mon père apprit le service des autres. Il disait même, en plaisantant, qu'il allait parfois aider le Rabbín pour ses cérémonies à la synagogue !

Il apprit aussi fort tôt à s'insurger contre la violence et contre la vulgarité. Mon père parlait et écrivait un français remarquable et ne prononçait jamais un gros mot. Malgré la pauvreté accrue par la mort prématurée de son père, il n'a jamais manifesté aucune aigreur ni aucune jalousie vis-à-vis de quiconque. Il était totalement hostile à la lutte des classes et bien sûr il était anti-marxiste. Mgr Jacques Sadoux, recteur de la basilique Saint-Martin et Vice-président de Touraine-Canada, association que mon père avait fondée, déclarait, lors d'une messe célébrée à la mémoire de mon père, dans la chapelle Saint-Michel à Tours, le 22 octobre 1988 :

« Personnellement, c'est dès sa jeunesse que j'ai rencontré Pierre Archambault dans les cercles que dirigeait un prêtre qui resta toujours notre ami, l'Abbé Desmolles. Je revois ce garçon éveillé, ouvert, participant à nos échanges avec facilité et franchise. Il resta fidèle jusqu'au bout à ce vicaire qui, à Saint-Étienne l'avait préparé à sa communion solennelle et suivi lors de ses années d'adolescence.

Tous les deux – car l'avenir a de ces surprises – devaient se retrouver dans les semaines qui précédèrent la libération de Tours. L'abbé, devenu curé doyen de Neuillé-Pont-Pierre, vit un jour arriver son ancien du patronage devenu le plus grand responsable de toute cette région nord de la Touraine et qui ne voulait pas ne pas s'arrêter près de lui un moment pour évoquer

sans doute les vieux souvenirs, mais en échangeant en même temps les graves propos que suggéraient les circonstances. C'était en août 1944. Lorsque le vieux prêtre mourut retiré à Tours, Pierre Archambault fut présent à la messe de sépulture.

La reconnaissance pour lui n'était pas un vain mot.»

Une adolescence et une prime jeunesse particulièrement « occupées » (1925-1944)

Évoquons deux points forts de cette jeunesse : catholicisme social et résistance humaniste.

Un catholique social

La mort de son père à 45 ans, à l'entrée de l'adolescence, fut une sorte d'électrochoc moral, intellectuel et social pour ce jeune Tourangeau. C'est à peu près à cette époque qu'il rencontre l'éminent jésuite professeur au collège Saint-Grégoire et aumônier de l'Action Catholique de la Jeunesse Française en Touraine, le R.P. Bernard de la Perraudière. Mon père s'engage dans plusieurs directions et ne devait pas beaucoup dormir. Dès ses études secondaires, il s'inscrit à des cours de journalisme par correspondance à l'École Universelle. Il suivra un peu plus tard aussi des cours de gestion à l'École d'Organisation Scientifique du Travail (l'ÉOST).

Il entre très jeune pour gagner sa vie à l'agence Havas à Tours. À cette époque cette agence, créée un siècle avant par un journaliste de génie, Charles Havas, était à la fois agence d'information et de publicité. C'est à la Libération en 1944 que les deux branches seront séparées, la partie « information » devenant l'Agence France Presse (dont mon père fut longtemps membre du Conseil Supérieur) et la partie « publicité » restant l'Agence Havas.

Dans les années 30, il est volontaire pour partir effectuer son service militaire en Algérie. Il devient Zouave dans l'Oranais, où il se lie d'amitié avec un viculteur « libéral », Fernand Malé, qui deviendra sénateur-maire de Mascara et mourra dans les années 60 dans des conditions non élucidées... Mon père et moi, invités par le gouvernement algérien en 1976, nous irons nous recueillir sur sa tombe dans un cimetière dévasté...

Revenu à Tours, l'ancien zouave, fier de l'avoir été, devient très vite correspondant de différents journaux tourangeaux et parisiens : j'ai retrouvé par exemple sa carte de presse établie le 21 mars 1933, indiquant qu'il travaillait pour « *L'Avenir de Touraine*, journal quotidien, 3, rue Chaptal à Tours »... Il aimait aussi rappeler qu'il avait, comme disent les journalistes, « couvert » en 1937, au château de Candé, à Monts, le mariage du Duc d'Edimbourg, ancien Roi d'Angleterre, avec l'Américaine Madame Wallis Simpson. À cette occasion mon père signalait qu'il avait rencontré un journaliste marseillais plus âgé que lui qui « couvrait » cet événement politico-mondain pour la grande revue *L'Illustration* : ce journaliste, Vincent Delpuech, devint plus tard sénateur des Bouches-du-Rhône et Président de la Fédération Nationale de la Presse Périodique ; nous l'évoquerons plus tard. Mais c'est notamment avec lui que mon père, devenu Président du Syndicat National de la Presse Quotidienne Régionale, fondera la Confédération de la Presse Française.

Un Résistant humaniste

Très tôt notre jeune journaliste, militant d'action catholique et anti-nazi, rejoindra les Cercles Rivain bien avant le déclenchement de la deuxième Guerre Mondiale. Il y avait été probablement entraîné par le révérend Père Bernard de la Perraudière, s.j. L'année exacte est difficile à retrouver, mais probablement autour de 1936-1937. Ma mère, Paulette Bouquerel, qu'il avait épousée en 1936, aimait, avec modestie et fierté à la fois, rappeler que, fin 1938, un jeune auditeur au conseil d'État l'aidait à rentrer le landau dans lequel j'étais, rue Pasteur où avait lieu certaines réunions du Cercle Rivain. Ce brillant juriste s'appelait Michel Debré.

L'année 1938 était celle de tous les dangers, périls que n'avaient pas su voir beaucoup de Français et d'Européens. En effet, cette année-là, il y eut l'annexion de l'Autriche par le Führer, les accords de Munich et l'invasion des Sudètes par les troupes hitlériennes. Souvenons-nous que le Président du Conseil français de l'époque, Édouard Daladier, rentrant de Bavière et applaudi par la foule, a dit dans sa voiture : « Ces c... là, s'ils savaient... »

Sans fausse modestie, plusieurs personnes en Touraine pressentaient la tragédie, notamment un jeune député SFIO, qui deviendra le chef de la résistance tourangelle, Jean Meunier. Nous avons essayé, avec sa fille, Mme Mireille Saint-Cricq et moi, de retrouver la date à laquelle nos pères se sont rencontrés : probablement en 1936-1937. Comme vous l'avez compris, les

milieux anti-nazis tourangeaux étaient aussi bien constitués de démocrates chrétiens que de socialistes francs-maçons. C'était une préfiguration de la Résistance. D'ailleurs le Père de La Perraudière, qui m'avait baptisé en 1938, adhéra à Libération-Nord et fut déporté à Dachau, d'où il revint avec le typhus : il fut soigné en 1945 à l'hôpital Bretonneau, où ma mère m'emmena lui rendre visite ; il pesait 35 kilos pour 1,85 mètre...

Déjà les menaces d'outre-Rhin avaient prévenu mon père et ses amis de confessions différentes contre la démesure et l'intolérance. Ces prémonitions avaient affûté leur combativité dans la solidarité. Lorsque les troupes du Reich, après avoir envahi tous ses voisins de l'est, traversèrent le Rhin et les Ardennes, ces Tourangeaux clairvoyants ne furent pas étonnés et s'engagèrent sans tarder, la plupart dans le Mouvement de « Libération-Nord » et le réseau « Confrérie Notre-Dame de Castille ». Mon père devint très vite Agent P1 de la France Libre et ma mère, tout en s'occupant merveilleusement de mon frère, né en 1940, et de moi, l'aide et le suit dans ses pérégrinations résistantes, où ils « couchaient sur la paille », comme elle nous le rappelait.

À ce sujet, je ne voudrais pas être trop long, mais je voudrais simplement évoquer quelques faits qui m'ont été racontés, puisque j'étais très jeune. Toutefois je me souviens personnellement d'événements qui concernent la fin de la guerre.

Nous habitons 51 rue George-Sand à Tours, à quelques pas du siège de la gestapo qui était au coin de la rue Victor-Hugo. Mon père allait souvent accueillir la nuit en campagne des gens venant de Londres par avion ou parachutes. Il les ramenait discrètement à la maison et ces héros secrets couchaient souvent dans ma chambre, ce qui me donnait la joie de dormir dans le lit de mes parents ! Ces mystérieux et importants personnages étaient français ou britanniques. Tous nos voisins nous aidaient à entretenir le secret et à nous prévenir en cas de danger. Ma mère avait même fait fuir par une fenêtre arrière son tailleur juif et sa famille. Hélas ils furent pris par la gestapo. La mère et les enfants ne revinrent jamais. Le tailleur a repris son travail après la guerre : il s'appelait Monsieur Mazur.

MM. Jack et Thierry Vivier, docteurs l'un en médecine, l'autre en histoire, écrivent : « *Pierre Archambault, infatigable, est toujours sur la brèche, au courant de toutes les activités du groupe de Résistance et y participant pleinement. Collecteur de renseignements civils et militaires, il contribue à la création du commandement militaire de l'Armée Secrète. Nous savons par la*

voix de M. Page, négociant en tissus, résidant rue George-Sand à Tours, aujourd'hui décédé, que Pierre Archambault recevait souvent le Général Lugand, notamment 51 rue George-Sand où la gestapo a failli l'arrêter avec toute sa famille, à quelques minutes près...»

Un jour Mme Raymonde Meunier appela ma mère pour lui dire de fuir avec mon frère et moi. Nous avons été dénoncés. Nous saurons après la guerre que la coupable était notre pharmacienne... Heureusement, mon père travaillait à l'époque auprès de M. Albert Montenay ; ce courageux industriel résistant mit à la disposition de mon père une voiture, de l'argent et un chauffeur qui vint chercher ma mère, mon frère Philippe et moi. Nous réussîmes à fuir à Fondettes où la sœur aînée de ma mère nous abrita. Pendant ce temps-là un ami d'enfance de mon père sonna rue George-Sand et c'est la gestapo qui l'accueillit et l'enferma pendant plusieurs mois. Il s'appelait Jean Audoin.

Une amie de ma mère, qui vit encore en Touraine, Madame Colette Legrand, s'approchant de notre immeuble, fut heureusement prévenue par une voisine qui lui indiqua qu'il fallait s'écarter, car la gestapo occupait notre appartement. Cette dame m'a rappelé récemment que mon père se déguisait en aveugle avec des lunettes noires et des moustaches et allait espionner les approvisionnements allemands. Il s'appelait Beauchamp pour CND-Castille et avait des faux papiers à d'autres noms, comme Audebert.

À Fondettes, je me rappelle avoir vu les soldats allemands sonner à la porte de ma tante. Mes parents n'étaient pas là, mais ma grand-mère maternelle, craignant le pire, s'est précipitée vers les enfants que nous étions, mes cousins, mon frère et moi, s'est cassé les deux poignets et est restée légèrement handicapée jusqu'à sa mort. Un peu plus tard mes parents étaient là ; quelqu'un nous a dit que la gestapo en civil passait par les champs pour approcher de la maison.

Une fois de plus nous fûmes sauvés par des voisins amis qui nous conduisirent à Semblançay chez une famille résistante, les Allot. C'est chez eux que je verrai arriver pendant l'été 1944 les soldats américains qui cherchaient mon père : il avait été nommé Préfet intérimaire par le Commissaire de la République à Angers, Michel Debré, et avait installé son poste de commandement à Neuillé-Pont-Pierre.

Cet été 1944 fut un tournant considérable dans la vie de mon père et de notre famille. Cet été lumineux, mais tragique pour les uns, glorieux pour les autres, fut en tout cas une grande victoire sur le totalitarisme nazi.

LES TOTALITARISMES ÉCONOMIQUES ET SOCIAUX DE LA MATURITÉ (1944-1988)

L'été 1944 fut une espèce d'apogée pour mon père. Le débarquement des Alliés en Normandie et l'approche de la libération de la Touraine redonnaient à nos compatriotes tous les espoirs. Mon père, qui avait eu une jeunesse pauvre, mais active, se trouvait brusquement en face de plusieurs choix. Il était agent pour le réseau CND-Castille, le plus grand réseau de la France Libre, puis Combattante ; « sa couverture » était un poste d'adjoint de M. Albert Montenay, Président du Groupe éponyme. Il avait été nommé par Michel Debré, commissaire de la République à Angers, préfet intérimaire d'Indre-et-Loire pour la partie libérée par les Américains et les Résistants. Mais n'oublions pas que sa vocation initiale, qui devint la passion de sa vie, était la presse.

Pratique du civisme

Cette passion pour le service d'autrui s'exprimera dans deux principaux domaines, la mairie de Tours et la presse régionale.

À *la mairie de Tours* de 1944 à 1947, il est nommé adjoint au maire et chargé de quatre services : les sports, les jardins, le théâtre et les sapeurs-pompiers. De 1947 à 1959 il redevient simple conseiller municipal. Je me souviens de cette époque de mon enfance et de mon adolescence où mon père manifestait sa fierté pour la culture tourangelle, sous toutes ses formes : littérature, musique, musées, architecture, « son et lumière » naissants... Sollicité pour se faire élire sénateur-maire de Tours, il déclina l'offre pour se consacrer à la presse.

La presse régionale fut sa grande passion. Le 1^{er} septembre 1944, face aux différents choix qui s'offraient à lui, il accepta la Direction générale de *La Nouvelle République du Centre-Ouest*. Il avait à cet égard tous les adoubelements républicains, voire historiques. En effet il reçoit tout à la fois l'autorisation de faire paraître ce nouveau quotidien en remplacement de *La Dépêche du Centre*, interdite à la Libération, de la part du gouvernement provisoire de la République Française, présidé par le Général De Gaulle, donnant délégation au professeur Pierre-Henri Teitgen, ministre de l'Information ; mais aussi du commissaire de la République à Angers Michel Debré, du président



Photo 1 : Pierre Archambault, jeune Directeur général de *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, devant un exemplaire du journal.

du Comité Départemental de Libération, Jean Meunier, et du nouveau préfet de l'Indre-et-Loire, Robert Vivier, sorti de la clandestinité. Dès son installation à la *NR*, à 32 ans, mon père, marqué par un esprit d'entreprise à toute épreuve, veille à faire décoller ce quotidien. Ce journal ne tirait à l'époque qu'à 70 000 exemplaires et sur un nombre limité de pages, compte tenu de la pénurie de papier. Pendant les «30 glorieuses», le journal approcha les 300 000 exemplaires et se répartit dans les neuf départements du Centre-Ouest en parfois des dizaines d'éditions locales.

Au départ refusant le totalitarisme de l'argent, mon père fit don de l'autorisation de paraître à la Société Anonyme à Participation Ouvrière présidée par Jean Meunier. Ajoutant à l'idéalisme de la loi Chéron de 1917, les fondateurs du journal limitèrent à 1 % la détention possible des actions du capital de la nouvelle SAPO par une personne physique ou morale, à l'exception de la Société Coopérative de Main d'œuvre, détenant collectivement des

actions dites « de travail ». Pour mon père, qui n'était pas proudhonien : « La propriété, c'était le don plutôt que le vol... », pour paraphraser naïvement le fameux théoricien collectiviste français du XIX^e siècle, Pierre-Joseph Proudhon. D'ailleurs la nouvelle SAPO mit de très nombreuses années à rembourser la famille éditrice de *La Dépêche*.

Le nouveau Directeur général de cette société anonyme, d'un type très « révolutionnaire », n'en avait pas moins gardé l'esprit d'entreprise qu'il avait toujours eu. Vous vous rappelez que, dans sa jeunesse, il s'était donné une double formation de journaliste et de gestionnaire. Il avait d'ailleurs avant guerre, tout en étant correspondant de plusieurs journaux, travaillé pour un groupe industriel néerlandais, ce qui était une double prémonition : celle du futur chef d'entreprise et celle du fondateur d'une communauté européenne professionnelle. L'essentiel de sa vie consistait à essayer d'insuffler un esprit entrepreneurial à *La Nouvelle République*. Malgré les pesanteurs historiques du syndicalisme de la Fédération Française des Travailleurs du Livre et même des syndicats de journalistes, il était toujours à l'affût à la fois de la modernité du contenu et du contenant, c'est-à-dire de l'entreprise et du journal, tout en conciliant les bonnes traditions de convivialité de son cher Val de Loire.

Mon père veilla ainsi à une équité optimale dans le traitement de l'information. Si les événements ou opinions s'avéraient d'intérêt général, mon père veillait avec la rédaction du journal à ce que l'on traite aussi bien les industriels que les syndicalistes, les agnostiques que les croyants, les minoritaires que les majoritaires... Parallèlement il lança le journal dans des investissements modernistes : couleurs, informatique, marketing, formation permanente, diversification des « produits »...

Dès 1951 il fonde, avec d'autres directeurs de journaux, le Syndicat National de la Presse Quotidienne Régionale. Il le présidera 20 ans et, sans fausse modestie, on peut dire qu'il inventa le concept de « PQR » comme un des grands médias, aussi bien politique que publicitaire, de la société française en train de changer. Mon père n'a pas connu « l'irrésistible ascension » de l'Internet. Mais il s'est battu pour défendre sa « PQR » contre les nouveaux médias qui étaient à l'époque les radios périphériques et la télévision d'État.

D'ailleurs, un peu avant 1960, il édita une brochure destinée à nos gouvernants de l'époque intitulée *Dialogue indispensable entre la Presse et l'État*. Le Général De Gaulle lui-même, revenu aux affaires publiques, le nomma administrateur de l'ORTF. On peut dire que son extraordinaire carrière



Photo 2 : Pierre Archambault en conversation, dans les années 1950, avec le général Eisenhower, Compagnon de la Libération et futur Président des États-Unis, avec l'interprète officiel de l'Armée américaine.



Photo 3 : Pierre Archambault saluant le Sultan Mohammed V, Compagnon de la Libération et grand-père de l'actuel Roi du Maroc, en présence d'un membre du cabinet royal.

à la tête de la presse régionale ne lui a jamais tourné la tête. Il refusait le totalitarisme des apparences, des masques et de l'hypocrisie.

Le Président de la République actuelle, M. Nicolas Sarkozy, a relancé un débat sur le financement du service public de l'audiovisuel, en déclarant qu'il souhaitait supprimer la publicité de la télévision d'État. *Le Monde* dans son magazine du 15 mars 2008 rappelle une déclaration de mon père d'il y a plus de 40 ans ! Malgré son amitié pour Georges Pompidou, alors Premier Ministre, et Marcel Bleustein-Blanchet, fondateur de Publicis, mon père, au nom de la presse française, s'était courageusement déclaré hostile à la publicité sur les chaînes publiques. Maurice Denuzière, dans *Le Monde* quotidien du 18 avril 1968 avait rappelé cet événement sous l'intertitre « La Presse menacée » :

« Pierre Archambault, Président de la Confédération de la presse française et administrateur de l'ORTF, a rappelé, fin 1967 (écrivait M. Denuzière), les craintes des directeurs de journaux :

On peut prévoir avec certitude, disait mon père, que de nombreux quotidiens, tant parisiens que provinciaux, seraient contraints de disparaître ; d'autres ne trouveraient leur salut qu'en acceptant d'être rachetés par des groupes financiers. Chacun voit ce qu'aurait à y perdre la démocratie qui suppose indépendance de l'information et pluralité des organes ».

On ne saurait avoir été plus prémonitoire à deux générations de distance...

Défense de la francophonie

Cette grande idée gaullienne était aussi une passion de mon père qui se flattait d'être né dans le berceau de la langue française. Il pratiquait une grande dévotion aux écrivains de notre chère Touraine, de Pierre de Ronsard à Henri Bergson en passant par Honoré de Balzac jusqu'à André Maurois. Deux pays francophones le fascinaient particulièrement, pour des raisons différentes, le Canada et l'Algérie.

L'Algérie

Elle avait été la découverte magique de ses 20 ans quand il était zouave dans l'Oranais ! Il avait lié des solides amitiés de toutes confessions et s'était

efforcé de garder le maximum de contacts en dépit des guerres. Nous y sommes retournés ensemble en 1976 et il en avait ramené un article très objectif, voire technique, afin de dominer ses émotions par rapport à ses amis disparus. En voici un extrait : *« Il n'y a plus de contentieux entre les deux capitales, c'est vrai ; comme il est aussi vrai de reconnaître qu'il n'y a pas eu d'évolution entre les deux pays, du moins sur le plan économique. C'est donc la stagnation qui continue à présider aux relations franco-algériennes. »*

« Finalement, c'est sur un plan de « relations humaines » que le sommet d'Alger entre les Présidents Valéry Giscard d'Estaing et Houari Boumedienne aura été bénéfique pour les deux pays. Une accalmie peut-être relative, mais notoire, règne depuis lors entre les deux peuples, trop souvent sujets à des frottements meurtriers. C'est là un signe qui dénote une réelle volonté d'écrire une nouvelle page des relations franco-algériennes. L'avenir nous le dira » (La Nouvelle République, 12 avril 1976).

L'antiracisme constant de mon père trouve sans doute sa source dans son amour du Maghreb, récompensé par une cravate de commandeur du Ouissam Alaouite remise par Mohammed V, Roi du Maroc et Compagnon de la Libération...

Le Canada

Ce catholique tourangeau s'éprit d'une passion tout à fait respectueuse pour une religieuse du début du 17^e siècle, la Bienheureuse Marie Guyart de l'Incarnation.

Qui sait encore aujourd'hui que cette jeune veuve et mère de 20 ans, entrée dans les ordres, a entendu des voix dans le jardin des Ursulines de Tours, lui donnant mission d'aller évangéliser le Canada et notamment les Indiens Hurons ? Qui sait aussi que nous devons à cette jeune missionnaire de la foi l'implantation de la langue française en Amérique du Nord ? Qui sait aussi qu'en 1776 les « rebelles » américains, comme les appelaient les Britanniques, ont eu le choix entre trois langues pour créer les États-Unis, le français, l'allemand et l'anglais, et que cette dernière a été choisie à une voix ? Qui sait donc que cette jeune ursuline tourangelles aurait pu être encore plus célèbre que deux villageois anglais, l'un resté chez lui, à Stratford-upon-Avon, William Shakespeare, l'autre installé à Cambridge (États-Unis), John Harvard... ?

Mon père allant au Canada y retrouvait de nombreux Archambault qui se prétendaient ses cousins. Peut-être l'étaient-ils par leurs ancêtres du

17^e siècle, lorsque des Charentais catholiques et pauvres étaient venus s'installer au Québec.

Adhésion à l'universalité

Ce grand mot est peut-être prétentieux. Mais il fut aussi cher à un jeune professeur de grammaire venu enseigner au lycée Descartes l'année de ma naissance en 1938. Ce grammairien était le poète devenu chef d'État, Léopold Sédar Senghor. Mon père et moi avions beaucoup d'admiration pour cet extraordinaire «chantre de la négritude» et promoteur d'une «civilisation de l'universel».

Cette universalité de l'humanisme que défendait mon père, il l'a manifestée non seulement dans son christianisme œcuménique, mais aussi avec les applications concrètes que furent la Fédération Internationale des Éditeurs de Journaux, la Communauté Européenne des Éditeurs de Journaux ou le Rotary Club.

Peu de temps après la guerre, mon père fut un des fondateurs de cette FIEJ qui regroupait des éditeurs appartenant à des pays anciens belligérants, mais épris de liberté de la presse. On y rencontrait aussi bien des Allemands, des Italiens et des Japonais que des Américains, des Britanniques ou des Néerlandais...

Mon père fut aussi président du Rotary club doyen de Tours, puis gouverneur des rotaries clubs du centre de la France, enfin président de la revue *Le Rotarien Français*. N'oublions pas que ce club, à l'image parfois un peu mondaine, s'est donné comme devise : «Servir!». De nombreuses opérations philanthropiques et humanitaires ont été lancées par ce club à partir de Tours. Lui avait toujours des multiples petits papiers dans ses poches pour trouver un emploi à l'un, une bonne affectation militaire à l'autre, un renseignement politique à une troisième personne...

La fin de la vie de mon père fut marquée par une terrible maladie et sa vieillesse fut douloureuse. Cet homme qui, dans une sagesse conviviale, s'insurgeait contre la guerre des idéologies et surtout contre les totalitarismes de toutes natures, avait sûrement souffert du retour du «néo-machiavélisme». Cette expression est employée par Guy Sorman dans *Le Génie de l'Inde*. L'écrivain défend la sagesse et le désintéressement de Gandhi et l'oppose à

ce néo-machiavélisme, de droite ou de gauche, que l'on retrouve aussi bien en politique qu'en économie ou dans la vie sociale.

Mon père est mort le 9 septembre 1988, au même endroit que son père, 63 ans avant, à l'hôpital de Tours, la veille de mes 50 ans. Le mardi suivant, une grande messe a été célébrée à la cathédrale de Tours. Mes deux fils, Hugues et Arthur, qui avaient alors 15 et 10 ans, servaient la messe en aube. L'éloge funèbre fut prononcée par l'Académicien Michel Debré, comme à la cathédrale Saint-Louis des Invalides pour le père de ma femme, fait Compagnon de la Libération par De Gaulle en même temps que Mohammed V... L'archiprêtre de Saint-Gatien nous avait fait une grande surprise, que nous n'avions nullement requise : c'est le cardinal Honoré, alors archevêque de Tours qui présida la cérémonie, entouré d'une douzaine de prêtres, dont le chanoine Labaume, Résistant, gaulliste et déporté, qui disait dans son camp de concentration : « *Fusillez-moi : je suis prêtre !* ». Il voulait ainsi épargner la vie d'innocents, souvent pères de famille. Le Père Labaume n'a pas réussi à se faire fusiller ! Il est mort à 90 ans en Touraine et est enterré dans un petit village de Corrèze qui s'appelle... Chirac !

En conclusion, j'espère simplement, au terme de cette communication, vous laisser l'image de mon père comme un homme épris d'une liberté fondée sur la bonté et la générosité. Lui ne confondait pas marchés et bulles, réussite et écrasement, épanouissement et performance... Notre vieille Touraine s'en souviendra-t-elle ?

Il reste une salle du Conseil qui porte son nom à la *NR* et la place Pierre-Archambault, inaugurée par M. Jean Germain, maire de Tours. Elle se situe entre le Christ-Roi et l'aérodrome de Parçay-Meslay...